







« Je me suis multiplié pour me sentir  
Pour me sentir, j'ai eu besoin de tout sentir  
J'ai débordé,  
je n'ai fait que me répandre [...] »

Álvaro de Campos (Fernando Pessoa), *Le Passage des heures*, Œuvres poétiques,  
éd. La Pléiade, trad. Olivier Amiel et al., p. 284.

Bela Silva, « une artiste baroque » en son pays

Baroque, un qualificatif qui désigne une perle irrégulière – « ... ne se dit que des perles qui ne sont pas parfaitement rondes » (*Dictionnaire universel d'Antoine Furetière*). N'est-ce pas un univers particulier, irrégulier, autonome, contraire à la règle et au goût classique que nous traduit la poétique de Bela Silva ? À l'image d'une expression architecturale baroque, elle éclate les structures, les formes et met en mouvement l'espace et les lignes. Nomade – du Portugal aux États-Unis, de Bruxelles aux Indes – elle observe le monde, invitant à travers son œuvre le spectateur à vivre l'émotion des dissonances, les frissons de la découverte. Le mot « fado », qui porte le poids de la nostalgie portugaise, lié dans ses origines musicales à la mélancolie des marins portugais, ne qualifie pas vraiment Bela Silva. Elle ne se laisse pas prendre par le destin, elle revendique ses choix et engage une rhétorique foisonnante sans jamais se laisser aller.

## LOVE AND HATE

La mer bleu cobalt se heurte au ciel azuréen, ourlant une plage de sable fin. Une femme appelle l'enfant qui semble happée par la beauté des éléments. La mère, solide, campée dans une posture généreuse et protectrice, ne bouge pas. Sa voix profonde, envoûtante, retient la petite fille qui rit aux éclats. Le rire, une arme fatale pour désamorcer la colère et un passeport pour la vie. C'est dans ce paysage magnétique, non loin de Lisbonne, que Bela Silva trouve son aplomb. « On apprend à vivre avec le choc et la puissance des vagues. La nature fait peur. La vie est tellement fragile ». La poésie païenne, le sentiment vrai et fort de la nature, le contact brut et marquant des choses, elle les ressent, les comprend et nous les livre avec un éclat brillant et sans compromission, une seconde nature. Aphorisme n°23 : « Sois pluriel comme l'univers » (Fernando Pessoa, *Fragments d'un voyage immobile*, trad. Rémy Hourcade, éd. Rivages Poche).

Le pays grimace, écrasé de 1928 à 1974 par la dictature de l'Estado Novo, instaurée par Antonio de Oliveira Salazar, qui impose un climat de répression et de censure. La famille terrienne de Bela Silva s'enracine. Son père travaille le métal, son grand-père travaille le cuir et fabrique des chaussures. Dans ce pays de contraste, elle foule la terre chaude et âpre chaussée, un luxe pour l'époque. Dans la petite communauté rurale, l'école communale est la porte d'entrée vers un avenir meilleur, l'éducation est le socle fondateur de la réussite, un espoir pour des générations de portugais. La famille demeure cependant la genèse et l'équilibre. La famille de Bela n'est pas banale. Ses tantes, elle les voit comme des artistes, ses grands-parents sont séparés et elle ne peut s'empêcher de sourire en évoquant ce gynécée haut en couleurs où la parole est déliée et abondante. Aucun sujet n'y est tabou, elles parlent des hommes et de sexe librement. Elle raconte volontiers l'anecdote de sa naissance « J'étais dans les trompes et il a fallu de la chirurgie pour me tirer de là. Je m'accrochais à ma mère ». Sa mère épaula son destin. Elle dessine des patrons, compose des vêtements pour une usine et travaille également comme couturière à la maison. Les clientes imposantes viennent, se laissent mesurer. Leurs gabarits parfois impressionnants, très felliniens, fascinent Bela. Dans cette ambiance de chiffons aux motifs colorés et sensuels, près de sa mère, elle s'épanouit dans une solitude d'enfant, aux aguets du monde adulte. Elle admire le motif, la superposition aléatoire, le bruit des étoffes et du papier découpé. Une force qu'elle restitue par le dessin et la puissance colorée de l'émaillage de ses sculptures. La santé de sa mère est fragile, elle a peur de la perdre, elle goûte alors chaque instant de cette proximité. « J'ai eu une enfance heureuse, j'ai évolué dans un monde à part ». Sa mère comprenait la dimension divine de la création, c'est une grande chance. Décédée à l'âge de 58 ans, elle était son refuge. « Vivre sans mère, c'est vivre sans ancrage. Je me sens à la dérive ! Ma mère m'a appris à gagner ma vie, elle voulait que je sois indépendante. C'est par le travail que je me réalise ».

Le cinéma est une source d'inspiration et d'émerveillement. Les stars des films hollywoodiens Gary Cooper, Cary Grant et bien d'autres bouleversent la jeune fille. Comme un rite, le dimanche matin, sa grand-mère l'emmène assister à la grand-messe audio-visuelle. « Les femmes de ma famille se sont beaucoup battues, les femmes aujourd'hui font un pas en arrière ». La complicité, l'amour et l'amitié tissent des liens uniques dans la famille.